

Le 22 février 1878. —

Mon cher aimé petit mari, pas encore de télégramme de toi, pas de nouvelle même sur ton vapen, cela com-
mence à m'inquiéter. Hier nous avons reçu forces télé-
grammes en retard, sur toute sorte de chose, excepté sur ce
qui m'intéresse. Cependant les derniers télégrammes
reçus sont du 21 et il me semble que le 21 tu devais te
trouver à Bordeaux. Je ne voudrais pas trop me tourmen-
ter, j'ai su cependant que je commence à perdre patience,
22 jours sans un simple petit signe ~~me~~ venant de mon cher
absent, c'est trop. Dieu est grand et miséricordieux ce-
pendant, il ne me donnera pas plus que je ne puis en
supporter. Je me sens très-déjà, il y a en moi comme
deux personnes, l'une qui va, qui vient, qui fait son de-
voir, qui rit, qui soutient des conversations, l'autre, qui
est inquiète, nerveuse, tourmentée, il semble que l'esprit
est trop tendu et qu'il doit éclater un de ces jours.
Je me porte bien cependant, j'ai très-bonne mine, au di-
able tous ceux qui me voient, je suis même couverte de
boubouilles et de gros clous, comme une enfant, c'est
signe de santé dit-on, mais c'est égale cela fatigue
bien. J'ai un gros clou sur l'œil, dans ce moment-ci
et il m'en donne mal à la tête, à force de traille-
ments. Je ne voudrais pas, cher aimé, que tu me vires
dans cet état, je suis laide à faire peur avec tous ces
désagréments de la chaleur. — J'espère que tu ne t'es
pas trop ennuyé à Bordeaux encore ~~spécialement~~, que tu ne t'es
pas trop ennuyé; hum... je te vois d'ici fronçant
les sourcils. Que veux-tu, tu le sais c'est ma nature de
me tourmenter et l'absence n'est pas faite pour me
guérir. Je t'écris longuement pour te distraire de tes
affaires, pour te prouver que nos enfants que ta femme
pensent bien à toi, pour te faire plaisir enfin; et bien,
veux-tu que je sois franche?... je crois, il me semble que

mes lettres doivent plutôt te tourmenter, qu'au-je besoin,
en effet de te raconter mes ennuis, tu en as plus qu'il n'en
faut pour ton compte, et qu'au-je besoin de te parler de
l'état de mon cœur, de mes pensées, ne sais, tu pas que
je t'aime, que je te regrette? cela ne peut donc qu'aug-
menter tes pensées tristes et je veux au contraire de dé-
traire. D'ici avant j'imposerais silence à mon imagina-
tion égoïste qui veut aller trop vite, qui se pressa, qui
tourbillonne qui veut s'imposer quand même à ma rai-
son, et nous verrons bien qui aura le dessus. Je veux
être sage, très sage, et avoir beaucoup de courage. Quand
je pense que j'ai chargé de 6 enfants, cela me semble
un rêve, il me semble que c'est une autre et pas moi;
qu'hier encore j'étais fiancée, jeune mariée, mais la
réalité est là, les enfants grandissent, ils réclament cha-
que fois plus de soins et il faut qu'avec l'aide de Dieu,
qu'avec ton aide, bien-aimé, je mène mes enfants dans
le bon sentier. Chut, je crois que je divague, et que
vas-tu penser de moi, pourvu que ma lecture ne
te fasse pas sourire ironiquement? mais j'en doute,
quand on aime on est indulgent et j'ai la prétention
de me croire autant aimée que j'aime, ce qui n'est pas
peu dire. C'est si bon de divaguer avec ce qu'on aime, le
fait est, que je n'ai jamais de pareilles idées quand
tu es là, à côté de moi, et que l'idée d'écrire me vient
encore moins. Si j'avais le temps je t'écrirais tout tout ce
qui me passe par la tête; cela serait trop, dis-tu, j'en
doute pas, aussi il est bon que les enfants et que le mena-
ge absorbent plus de la moitié de mon temps. — Il te con-
vient de caresses et de baisers. Je voudrais t'écrire encore un
petit mot demain, mais je n'en ai pas le temps et puis il n'y
a rien de nouveau à te dire, sinon qu'il fait moins chaud,
que Séonie a eu un jour de fièvre de fatigue, mais
qu'elle est remise, que la famille se porte bien,

7 que j'avais l'intention de prendre un jardinier et pas de
bonne en plus, mais cela est impossible, j'attends ton re-
tour. Je cherche une femme pour coudre et coudre ou
repasse. Un futor au mois, mais arrosant. Je vou-
drais une bonne qui sache par terre et si on n'en trou-
ve pas, pour deux mois ou trois, je pourrais m'occu-
per avec un noir du dehors qui ne viendra qu'une
fois par mois, surtout que je ne reçois pas, pendant
ton absence. Ah, si Henriette pouvait me dénicher
une bonne domestique, femme de chambre, bonne d'enfant,
cuisinière, repasseuse, couturière, n'importe quoi, cela
me ferait bien plaisir, il faudrait seulement prendre
notre courag à deux mains et renouveler d'un coup
tout notre personnel. La bonne anglaise de Claire
reste chez Julie et ne part pas en Europe avec elle.
Je lui ai fait un peu de reproches de quitter son
maî si facilement, alors elle m'a dit qu'elle était per-
suadée que M^{lle} Lével irait la rejoindre avant 6 mois.
Si c'est comme cela je la comprends un peu mieux.
En attendant son maî, elle ne doit pas avoir de chez
elle, ni de domestiques, elle doit habiter des espèces
d'hôtels de famille. M^{lle} Maria depuis 2 mois ne donne
plus que des leçons d'anglais aux enfants, c'est Claire
qui s'occupe du reste. La famille Calogeras ne doit pas
descendre de la Tijuca pour le mariage de Julie, cela
m'étonne, pour de si bons amis. M^{me} Michel donne pour
excuse sa grossesse et la mîe a eu son Pandia ~~par~~ se-
ricusement malade, ~~on~~ m'a dit qu'il ne descendrait pas
de la Tijuca de si tôt. — Mon futor n'est pas venu me
parler, comme je le lui ai fait dire hier, mais j'en cherche
tout de même un autre; pour moi, il est congédié.

Vois-tu quelle savande je suis, je finis par écrire com-
me un chat, mais j'écris toujours; je n'avais plus rien
à te dire, et voilà que je remplis une nouvelle feuille.

aussi, mon bien-aimé Gustave, je te dirai à demain, qui sait.
 si je n'aurai pas encore quelque chose à te dire pour
 remplir cette page? Dans tous les cas, j'aurai à te dire
 bonjour et mon bonjour d'une quelquefois longtemps, t'en
 plaindras-tu? non, car je te permets de te venger de la
 même façon et de me le dire quand tu en auras le temps.
 Nous verrons bien qui se fatiguera le plus de nous deux.
 Il est 4 heures, les enfants montent pour s'habiller, ils ont
 fait irruption dans ma chambre pour te combler de sou-
 dades. Adieu, à demain, et bien vite, car d'autres idées pou-
 raient venir faire irruption et alors, adieu ma page blan-
 che pour demain. Je t'aime, mon égoïste, pour le coup,
 tu accapares bien tout, de ce côté-là; mon cœur est her-
 métiquement barricadé. Je t'embrasse comme dans les
 bons jours, c'est-à-dire passionnément et follement.
 Le 23 Février. — Bonjour, mon très-cher, rien que des télégram-
 mes de Santos aujourd'hui. C'est désespérant, enfin je me
 forcerai à croire qu'il y a de nouvelle, bonne nouvelle.
 Rien de nouveau à te dire, mon cher ami, mais beaucoup
 de mieux à te raconter de mon cœur, de mon esprit,
 seulement il me manque le temps et l'espace aujourd'hui,
 ce qui est peut-être plus heureux que de suivre les hauteurs
 et les bas de mon imagination ou de mon cœur et j'avoue
 que lorsque je t'écris, je me laisse aller au courant, il
 m'entraîne, je finis par ne plus distinguer les bords et
 je me réveille en sursaut par un bruit quelconque,
 physique ou morale. Je veux être raisonnable et ne
 pas manquer la carrière, que pensais-tu de mon silence.
 Moi qui te menaçais de ne pas t'écrire si tu repartais
 jamais, je t'ai même juré; je crois, ah, bien, je tiens
 bien ma parole! — Mille souvenirs de tout à toi et aux
 sœurs et amis. Les enfants t'embrassent de nouveau, et
 moi, je me serre longuement sur ton cœur.
 Ta femme aimante. Eugénie Masset Leuzinger.

Nos dois partidos que quer precipitar a morte de um grande monarca em nome da causa da liberdade, não se uniram a não ser para a morte de um rei.